

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

An aerial photograph of the town of Blagnac, France. The image shows a dense cluster of buildings with red-tiled roofs. A prominent church spire is visible in the center. The town is surrounded by greenery and a parking lot is visible in the foreground.

- Blagnacais décorés au XIX^e siècle
- André MOT, dernier Résistant blagnacais
- Une place devant l'église
- Durandal

André MOT, dernier Résistant blagnacais

Le 1^{er} octobre 2011, disparaissait à 97 ans le dernier survivant des réseaux de Résistance de Blagnac. Son action durant la Seconde Guerre mondiale mérite qu'on lui rende hommage.

Doué d'un caractère « bien trempé », André Louis Mot, né le 5 novembre 1914 à Toulouse, acquiert dans sa prime jeunesse un profond respect pour son prochain et un immense amour pour sa Patrie. Aussi, après « *la drôle de guerre* » durant laquelle il a été affecté à la Défense anti-aérienne, il n'accepte pas la capitulation de la France. En juin 1940, démobilisé sans avoir vu le feu et revenu chez lui, rue des Fontaines à Toulouse, il préfère, à la voix chevrotante d'un Maréchal, respecté jusqu'alors, celle du Général Charles de Gaulle. Et déjà, il se place derrière ce « *futur géant de notre Patrie* » avec quelques autres, peu nombreux, parmi lesquels son cousin Joseph Peyre.

Celui-ci, « *fils d'un de ces héros qui payèrent de leur vie la victoire de 1918* », a vu son unité de combat écrasée par les chars ennemis et « *tête baissée* » a rejoint la cohorte des prisonniers. Mais, il réussit à reprendre le chemin de la liberté, pourtant semé de multiples embûches, et à trouver refuge chez ses parents toulousains. Il ne peut y rester car sa famille, son épouse et ses enfants résident à Bordeaux, c'est-à-dire en zone occupée.

1940-1942 : la ligne de démarcation

André Mot décide de l'accompagner pour passer la toute nouvelle « *ligne de démarcation* ». Ils prennent le train jusqu'à La Réole, dernière station en zone libre, franchissent à pied « *l'humiliante* » ligne et, par chance, après un ultime trajet en train, arrivent sans encombre en gare de Bordeaux. C'est là qu'André Mot comprend l'immensité du désastre français : les Allemands sont partout, la couleur « *vert de gris* » domine, sur les wagons on peut lire « *France KAPOUT* » et autres inscriptions du même genre. Après quelques jours chez son cousin, André Mot fait l'itinéraire à l'envers pour rejoindre Toulouse. Lorsqu'il longe la voie ferrée, il aperçoit à une centaine de mètres une

patrouille allemande qui hurle à son intention « *Halt* ». Juste à cet instant le train venant de Bordeaux et se dirigeant vers la zone libre arrive à sa hauteur. Le conducteur, tout en ralentissant son allure, lui fait signe de courir. Après une course folle sur le ballast, il saute dans le dernier wagon totalement épuisé mais sauvé grâce à ce cheminot anonyme qu'il remercie.

Une bonne douzaine de fois, André Mot ira à Bordeaux, aider son cousin qui, assisté de son épouse et en compagnie de Nouaux, dit Marc (assassiné plus tard par la Gestapo), met en place dans cette ville un réseau de renseignements particulièrement efficace.

Les gendarmes et l'armée d'Armistice, facilitent au maximum « *côté libre* » ces allers et retours. Pourtant, un jour, au sud de Sauveterre-de-Guyenne en zone occupée, André Mot entend un bruit de moteur annonçant la présence d'une patrouille « *boche* », il fonce se cacher dans un buisson. La voiture s'arrête à sa hauteur et il doit rester là « *tapi, gibier au gîte* » à une vingtaine de mètres de l'ennemi durant huit heures. Près de son refuge s'élève une ferme. Une jeune fille en sort, va plaisanter avec les patrouilleurs et en revenant vers son domicile, sans un regard, lui jette un petit paquet contenant du pain et du fromage.

Lorsque la voie est enfin libre, il passe à la ferme remercier les habitants : une brave famille d'émigrés italiens nombreux dans les campagnes à l'époque. En cette période troublée la solidarité n'est pas un vain mot !

André Mot, lui-même, a l'occasion d'agir dans ce sens. Venant de Bordeaux au retour d'une « *livraison* », il rencontre un groupe d'une dizaine de prisonniers français, des noirs, effectuant une corvée pour l'occupant. Après une brève conversation, il les décide à le suivre vers la zone libre, entre les champs et les vignes où ils jouent « *au chat et à la souris* ». Arrivé au poste français, il les présente à l'officier

commandant cet endroit stratégique. Celui-ci lui indique qu'il va faire en sorte de les diriger vers Marseille et de là vers leur pays d'origine. Pleurant de joie, ils font à André Mot, leur sauveur, des adieux touchants et pleins de gratitude.

1940-1942 : à Toulouse

Tout en secondant son cousin, Joseph Peyre, son « *frère de sang* » comme il l'appelait, André Mot, après l'appel du Général de Gaulle en juin 1940, se joint à quelques Toulousains, incapables comme lui, de subir le joug de l'ennemi sans réagir. Apparaissent déjà les premiers tracts contre l'Occupant et le Maréchal Pétain, puis en 1941 les journaux clandestins : « *Le Franc-Tireur ; Combat ; Libération ; Défense de la France ; Témoignage Chrétien, etc.* ». Imprimés à Lyon, ils arrivent à la gare Matabiau où ils doivent être récupérés pour leur diffusion.

André Mot, œuvre à ce « travail » et fait ainsi ses premiers pas de Résistant guidé par un certain Balseinthe, membre du groupe syndical ouvrier de la Résistance toulousaine « Libérer et Fédérer ».

Il est repéré par la police française qui le qualifie d' « *agitateur* » sans toutefois l'interpeller ou l'inquiéter.

Dans son quartier populaire du Faubourg Saint-Cyprien, habitent de nombreuses familles juives. André Mot, comme d'autres, héberge des réfugiés juifs. Son voisin s'appelle Lévy, le fils travaille aux abattoirs. Tous ces Juifs peuvent vivre la tête haute « *tout le quartier les protège* ».

Début novembre 1941, André Mot adhère au groupe « *Franc-Tireur* » (primitivement groupe « *Chaubet* ») du Mouvement de Libération Nationale ayant pour chef Camille Vié (Icart dans la clandestinité). Il continue ses diverses activités de diffusion et de renseignements tout en exerçant son métier de comptable dans une entreprise de fabrication de vêtements.

Lorsqu'en novembre 1942, les Allemands envahissent la zone libre,

son action, comme celle de tous les autres Résistants, va prendre beaucoup plus d'ampleur.

1942- 1945 : l'occupation totale

Jusqu'au printemps 1943, tous ceux qui veulent, pour une raison ou pour une autre, rejoindre les rangs de la France Libre en passant par Toulouse, sont confiés à des filières d'évasion qui leur permettent de franchir les Pyrénées, ensuite, pris en charge par les ambassades américaines, ils atteignent leur destination.

Lorsque les Allemands organisent le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), les réfractaires grossissent les rangs des candidats au départ ou s'enrôlent dans les Maquis.

En avril 1943, trois étudiants lillois arrivent à Toulouse avec l'intention d'aller en Espagne, mais, contrairement à leur désir, ils sont dirigés vers la Savoie. À leur arrivée, ils envoient un message à Toulouse pour informer qu'ils rencontrent de sérieux ennuis. Le chef K 1000 (Icart) des réseaux de la France combattante charge André Mot d'aller se rendre compte de la situation et, par la même occasion, d'accompagner quatre ou cinq jeunes vers les Maquis de cette région.

André Mot fait monter ceux-ci dans le train Marseille-Évian et les répartit dans divers wagons pour assurer leur sécurité.

Arrivés à Bonneville (Haute-Savoie), première étape vers les Maquis régionaux, ils s'aperçoivent que la Gestapo, omniprésente, surveille la gare ; ils réussissent tout de même à passer. André Mot retrouve les trois Lillois désemparés et entourés, en plus, d'un grand nombre d'autres jeunes. Ce groupe d'environ une trentaine d'individus, par une chance inouïe, ne se fait pas repérer. Certains arrivent à se dégager de diverses manières. Mais, il en reste encore treize, dont les Lillois et les Toulousains. Heureusement, un Résistant du lieu, leur conseille de se rendre à Grenoble.

Mais là, les Résistants « *sont sur les dents* » : la Gestapo et la Milice les recherchent et traquent le responsable départemental, Jean Pain. Malgré tout, ils les aident à trouver refuge chez un couple « *d'admirables*

vieillards » qui les hébergent dans l'arrière boutique de leur épicerie. Le coiffeur les rend « *présentables* » et tous les Grenoblois du quartier les protègent en attendant que les Résistants locaux les prennent en charge. Ceci fait, André Mot retourne à Toulouse en ayant accompli sa mission plus périlleuse que prévu.

C'est la dernière fois qu'il amène un « *convoi* » vers ces maquis alpins. En effet, la situation de cette région devient intenable : Jean Pain est arrêté et exécuté par la Milice française le 26 novembre 1943 et les maquisards des différents mouvements de Résistance doivent se replier sur le plateau des Glières en janvier 1944.

En juillet 1943, Camille Vié, son chef, lui demande de « *bien vouloir parfaire l'instruction des Groupes d'Action immédiate de divers organismes locaux, consistant au transport des spécimens d'armes sur les lieux de l'opération, à la présentation aux intéressés du matériel de sabotage dans son emploi, ainsi que leur entretien. Mise en œuvre des explosifs parachutés et précautionner en lieu sur ce dit matériel. Le tout, malgré les dispositifs de surveillance ennemi (barrages, couvre-feu, etc...)* »

Bien sûr, André Mot, qui cache des armes dans l'ancienne briqueterie achetée avant la guerre, chemin d'Aussonne, entre en contact avec plusieurs Groupes dont celui de Blagnac.

Un soir de l'hiver 1943-1944, alors que l'heure du couvre-feu est largement dépassée (22h), Jean-Louis Puig, le chef des Résistants blagnacais, les convoque chez lui, rue Bacquié-Fonade. André Mot va donner des explications à André Costes, Jean Duffaut, Bézard, Robert Pujol, Robert Rabary, Paul Ricard, Aimé Pied de Vaché, Bernard Guimbaud, Sempé, Honoré Duffour, etc.

Il étale sur la table, grenades, mitraillettes et leurs munitions, pains de plastic, tablettes de Nobel (utilisées pour la destruction des ponts), détonateurs, revolvers canadiens. Devant des « *élèves particulièrement attentifs* », il actionne tout ce matériel pour en faire découvrir le manie- ment et toutes les subtilités. Tout à coup, une grenade dégoupillée lui échappe et roule sur le sol durant... quatre secondes. La panique s'empare des assistants, certains se dirigent au plus vite vers la sortie, deux d'entre eux dans leur précipitation restent coincés épaulé contre



▲
**André Mot
 (au centre) lors de
 l'inauguration
 du nouveau
 monument à la
 mémoire
 du Maquis de
 Saint-Lys,
 le 12 juin 2002
 à Bonrepos-sur-
 l'Aussonnelle**

épaulé dans la porte trop étroite, ils les ont gardées bleues et meurtries pendant une quinzaine de jours ! André Mot qui a pris soin d'enlever le détonateur, ne peut s'empêcher de rire aux éclats tout en se disant qu'il devrait être à l'avenir moins maladroit. Il continue ses tournées d'instructeur sans autre incident.

C. Vié atteste qu'il a donné cet ordre à André Mot et que celui-ci l'a accompli « *avec un dévouement digne d'éloges* ».

Dès le début juin 1944, le chef régional des Mouvements Unis de la Résistance, Pierre Degon, alias Bouconne, après consultation des chefs des groupes M.U.R., de plusieurs amis dont fait partie André



▲ Le bombardier Heinkel surmonté d'une sorte de petit avion aux ailes tronquées et muni à sa partie supérieure d'un petit réservoir (Forum : BD signée Hérisson)

Mot, décide d'envoyer tous les volontaires dans les maquis. Un camarade a mis à leur disposition la ferme de Gagen sur le territoire de la commune de Bonrepos-sur-l'Aussonnelle à 4 ou 5 kilomètres de Saint-Lys. Sa situation sert de plaque tournante pour répartir les



▼
Croquis réalisé par
André Mot

volontaires dans les différents maquis.

Le 12, le 3^e bataillon de la division SS Das Reich attaque par surprise les maquisards en train de se réorganiser pour un transfert vers le château de Candelé. Manquant d'armement, le parachutage attendu n'a lieu que la nuit suivante, les Résistants restés encore à Gagen malgré leur héroïsme ne peuvent se défendre comme ils le souhaitent. Neuf sont tués et en représailles, les nazis font douze victimes civiles sur les communes de Bonrepos et de Saint-Lys. Avant l'attaque le maquis compte environ 120 effectifs avec parmi eux les Blagnacais et bien sûr André Mot.

Un mémorial a été érigé le 12 juin 2002, au carrefour de la route de l'Isle- Jourdain à l'entrée de Bonrepos pour remplacer toutes les stèles disséminées dans les champs environnants et placées à l'endroit où les résistants sont

tombés.

Ouvrir les yeux pour transmettre tout ce qui peut paraître suspect est une consigne connue de tous et mise en pratique. Même les plus jeunes prennent cette surveillance à cœur. Raymonde, la fille de Camille Vié, n'a que 16 ans à l'époque mais est experte en la matière. (Devenue Madame Lamouille, elle assiste à toutes les commémorations en tant que présidente de l'Amicale du Maquis de Saint-Lys). Elle va souvent « espionner » du côté de l'aéroport. La Luftwaffe occupe cette base aérienne depuis l'annexion de la zone libre le 11 novembre 1942. Depuis ce point stratégique, défendu par d'importantes batteries (D.C.A.), l'occupant peut intervenir rapidement en cas de débarquement de nos alliés sur les côtes landaises ou méditerranéennes.

Au printemps 1944, Pied de Vaché et André Mot remarquent, tout en se faisant passer pour des paysans allant travailler leurs champs, un important charroi de grandes caisses et constatent que l'ennemi entasse une quantité anormale de grosses bombes tout au long des pistes d'envol. Les soirs suivants, la nuit venue, accompagné de Robert Rabary, André Mot s'active pour désamorcer ces engins.

Le 14 août 1944, dans la matinée, André Mot, au cours d'une visite de routine, aperçoit sur une piste de décollage « *un bombardier Heinkel curieusement surmonté d'une sorte de petit avion aux ailes tronquées et muni à sa partie supérieure d'un petit réservoir* ». Il se rend sans tarder chez Camille Vié, chef du groupe Franc-Tireur et du réseau Nana de la France Combattante pour l'aviser de sa découverte. Cette précieuse information à laquelle est joint un croquis parvient par les filières habituelles à l'État-Major d'Alger ainsi qu'aux Alliés.

Le soir même, Blagnac subit le dernier et le plus intense bombardement de la part des Anglais et des Américains. La base aérienne de la Luftwaffe est totalement détruite.

L'attestation du chef Camille Vié est éloquente : « *...Placé à la surveillance de l'activité militaire de la base aérienne de Blagnac, son repérage en collaboration avec quelques membres du sous-groupe de cette commune, a été extrêmement précieux aux Alliés lors du bombardement de cette base... André Mot a été un élément de réelle valeur, très apprécié de ses chefs, tant par sa vaillance que pour son sang-froid et sa correction...* »

Cette action a valu à André Mot la citation suivante signée du Général Juin et accompagnée de la Croix de Guerre avec palme:

« *André Mot, agent de grande valeur morale et d'une activité inlassable, a fourni des renseignements très importants sur les usines d'armement et les terrains d'aviation de la région de Toulouse.*

Malgré de sérieuses difficultés, a su remplir sa mission jusqu'à la fin avec une intelligence remarquable et un absolu mépris du danger »

D'après André Mot, le bombardement du 14 août précipite la débâcle de l'ennemi qui quitte Blagnac et Toulouse les 19 et 20 août suivants.

Outre la Croix de Guerre, André Mot a reçu la Médaille de la Résistance au titre des Réseaux de la France Combattante, la Médaille Militaire, la Medal of Freedom ainsi que la Légion d'honneur et plus modestement la Médaille de la Ville de Toulouse et celle de la Ville de Blagnac.

Après cette période troublée de la Seconde Guerre mondiale, André Mot épouse, en 1946, Aimée Commenges et le couple aura beaucoup de joies avec leurs trois enfants : Christiane, Simone et Jean.

Il monte une entreprise de fabrication de rouleaux d'imprimerie à Toulouse, puis occupe le poste de Secrétaire de mairie sous le mandat de Jacques Puig à Blagnac et enfin se fait embaucher à la Cartoucherie où il restera jusqu'à sa retraite.

Partout où il passe, il est considéré comme foncièrement honnête, peu attiré par l'argent, altruiste, en un mot, selon l'expression de son fils, « *un homme bon* ».

André Mot se définit lui-même comme un « *Résistant de 2^e classe* », qui a eu la chance de vivre son combat avec et auprès de chefs prestigieux. Il laisse à ses enfants et petits-enfants un précieux cadeau : de nombreux écrits sur tout ce qu'il a vécu ou vu durant son passé de Résistant.

Suzanne Béret

SOURCES :

D'après une partie des récits écrits par André Mot et du témoignage de son fils, Jean Mot, que je remercie.

REMARQUE :

Les lecteurs peuvent trouver un texte d'André Mot dans notre revue numéro 36

